

The Driver (1978) de Walter Hill

Apolline Caron-Ottavi

Number 177, May–June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81958ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron-Ottavi, A. (2016). Review of [*The Driver* (1978) de Walter Hill]. *24 images*, (177), 63–63.

The Driver (1978)

de Walter Hill

Un homme conduit. Il s'arrête pour prendre deux malfaiteurs à la sortie d'un casse. S'ensuit une course-poursuite avec la police, au cours de laquelle nous comprenons vite que cet homme de peu de mots est un pro. Chaque mouvement est précis, chaque virage est calculé, la ville est un terrain de jeu qu'il maîtrise à la perfection. Ces premières séquences sont très similaires à celle de *Drive* (2011), dans lequel Nicolas Winding Refn rendait ostensiblement hommage au film de Walter Hill.

The Driver est un thriller anguleux, sans fioritures, qui trace droit sur les routes de Los Angeles. Les personnages n'ont pas besoin de noms, ils n'ont que des fonctions cryptées : *The Driver* (Ryan O'Neal), conduit bien et il le sait. *The Detective* (Bruce Dern) est obsédé par l'idée de le coincer. *The Player* (Isabelle Adjani) est une mystérieuse jeune femme qui survit à coup de combines. Et ainsi de suite. Leur personnalité est réduite au minimum, leur psychologie n'est pas développée au-delà de ce que l'on voit d'eux : Ryan O'Neal cache sa dureté sous un regard tendre, Bruce Dern sa maniaquerie par son cynisme, Isabelle Adjani sa détresse derrière un visage inexpressif. Les dialogues sont limités à l'essentiel, ce sont les regards et les gestes qui comptent avant tout.

Voilà ce qui fait de *The Driver* un vrai film d'action, au sens littéral. Si Nicolas Winding Refn s'est inspiré de ces personnages mutiques



et archétypaux, il a opté dans son cas pour un romantisme et une esthétisation (appuyant ainsi la dimension hommage au cinéma d'une certaine époque) qui sont absents du film de Walter Hill. Ici, on va droit au but. Les sentiments sont mis de côté car le temps manque : on joue au chat et à la souris dans un labyrinthe narratif et urbain qui se complexifie sans cesse. Le paroxysme est atteint lors d'une poursuite en voiture magistrale, véritable leçon de montage à faire pâler n'importe quel film d'action d'Hollywood aujourd'hui, qui s'achève dans un entrepôt où les voitures avancent au ralenti, tous feux éteints, les chauffeurs aux aguets à chaque tournant. Rarement la ville et ses zones troubles (décharge de voiture, parkings souterrains, entrepôts déserts) n'aurait été utilisées de façon aussi mémorable. – **Apolline Caron-Ottavi**

The Music (Ongaku, 1972)

de Yasuzô Masumura

Reiko est une femme qui souffre terriblement. Elle s'en va voir un psychiatre. Elle n'entend plus la musique. Une radio collée à son oreille, rien n'y fait. Le docteur, quelque part entre Oliver Sacks (célèbre écrivain médecin neurologue), Sherlock Holmes et un exorciste, est certes perplexe mais il aime les défis. Il débute son traitement, provoquant et bousculant savamment la jeune femme, remuant comme il se doit les tréfonds de son subconscient et ses traumatismes. L'enjeu au cœur de leurs rencontres est le plaisir sexuel. L'épanouissement au féminin. La liberté. Au fur et à mesure des sessions, il s'avère que la patiente est aussi frigide, et qu'elle n'éprouve de plaisir sexuel qu'avec des hommes impotents voire, si possible, mourants. Elle aime aussi un peu trop les ciseaux. Elle les aime obsessionnellement, dramatiquement et bien sûr tragiquement.

À juste titre considéré comme l'un des cinq plus grands cinéastes japonais, Yasuzô Masumura (ancien assistant de Mizoguchi et Ichikawa, maître formateur d'Oshima) est avant tout un cinéaste qui filme magnifiquement les femmes. Celles en crise, qui se font le reflet transgressif (et politique) d'une société qui n'a de cesse d'étouffer les siennes. Ici, il signe un thriller psychologique érotique sur la folie et l'emprise de la norme. *The Music* fascine et angoisse en multipliant les niveaux de regard. Ici, le travail du docteur tient de l'enquête criminelle, et sa méthode d'un rapport de force qui

renvoie au sadomasochisme. De plus s'y greffe un étonnant jeu de l'esprit, casse-tête surréaliste où peuvent subrepticement débarquer un taureau avec des pénis à la place des cornes, une femme avec des ciseaux à la place des jambes.

Charnel et perturbant, *The Music* s'inscrit dans la continuité d'un autre grand classique de Masumura, *Moju (La bête aveugle, 1969)* : film de maître sur des émotions extrêmes, glissant tranquillement vers un onirisme aussi beau que cauchemardesque, il met lui aussi en scène de manière ô combien virtuose un bien étrange affrontement philosophique entre désir et conscience. Digne de mention, *The Music* est adapté d'un texte de Mishima. Soit une deuxième collaboration entre les deux hommes, après *Afraid To Die* (1960) dont l'écrivain était l'acteur principal. – **Julien Fonfrède**

